

# AQVITANIA

TOME 14  
1996

*Revue inter-régionale d'archéologie*

*Aquitaine  
Limousin  
Midi-Pyrénées  
Poitou-Charentes*

*Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier  
du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,  
du Conseil Régional de Midi-Pyrénées,  
du Centre National de la Recherche Scientifique,  
de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III*

*La Civilisation urbaine  
de l'Antiquité tardive  
dans le Sud-Ouest de la Gaule*

Actes du III<sup>e</sup> Colloque Aquitania  
et des XV<sup>e</sup> Journées d'Archéologie Mérovingienne

réunis par Louis Maurin et Jean-Marie Paillet

*Toulouse*

*23-24 juin 1995*

# Sommaire

J.-M. PAILLER, <i>Avant-Propos</i> .....	7
<b>LA VILLE</b>	
J. GUYON, B. BOISSAVIT-CAMUS, V. SOUILHAC, <i>Le paysage urbain de l'Antiquité tardive (IVe-VIe s.) d'après les textes et l'archéologie</i> .....	9
J.-M. PAILLER, <i>Tolosa, urbs nobilis</i> .....	19
R. DE FILIPPO, <i>Toulouse : le grand bâtiment de l'Antiquité tardive, sur le site de l'ancien hôpital Larrey</i> .....	23
J.-C. ARRAMOND, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Toulouse, la destruction du temple du forum de Toulouse à la fin du IVe s.</i> .....	31
D. BARRAUD, L. MAURIN, <i>Bordeaux au Bas-Empire : de la ville païenne à la ville chrétienne (IIIe-VIe s.)</i> .....	35
<b>L'ARCHITECTURE, LES MONUMENTS</b>	
<b>Les fortifications urbaines</b>	
V. SOUILHAC, <i>Les fortifications urbaines en Novempopulanie</i> .....	55
M. J. JONES <i>et alii</i> , <i>Saint-Bertrand-de-Comminges : les fortifications urbaines</i> .....	65
J.-F. LE NAIL, D. SCHAAD, C. SERVELLE, <i>La cité de Tarbes et le castrum Bigorra-Saint-Lézer</i> .....	73
C. DIEULAFAIT, R. SABLAYROLLES, <i>Le rempart de Saint-Lizier</i> .....	105
G. BACCABÈRE, A. BADIE, <i>L'enceinte du Bas-Empire à Toulouse</i> .....	125
<b>L'évolution monumentale</b>	
J. CATALO, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Cahors : aux origines du quartier canonial de la cathédrale</i> .....	131
<b>Eglises et nécropoles</b>	
J.-P. CAZES, <i>L'Isle-Jourdain (Gers) : l'ensemble monumental et funéraire paléochrétien du site de la Gravette</i> .....	147

Q. CAZES, <i>Les nécropoles et les églises funéraires de Toulouse à la fin de l'Antiquité</i> .....	149
--	-----

S. BACH, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>La nécropole franque du site de la Gravette, l'Isle-Jourdain (Gers)</i> .....	153
--	-----

F. STUTZ, <i>Les objets mérovingiens de type septentrional</i> .....	157
---	-----

## **LE DÉCOR**

D. TARDY, <i>Les transformations des ordres d'architecture : l'évolution du chapiteau composite en Aquitaine au Bas-Empire</i> .....	183
---	-----

C. BALMELLE, <i>Le décor en mosaïque des édifices urbains du Sud-Ouest de la Gaule dans l'Antiquité tardive</i> .....	193
--	-----

L.M. STIRLING, <i>Gods, heroes, and ancestors : sculptural decoration in late-antique Aquitania</i> .....	209
--	-----

## **PRODUCTIONS ET ÉCHANGES**

### **Le verre**

A. HOCHULI-GYSEL, <i>Les verreries du Sud-Ouest de la Gaule, IVe-VIe s.</i> .....	231
--	-----

### **Les productions d'amphores et de céramiques**

S. SOULAS, <i>Présentation et provenance de la céramique estampée à Bordeaux</i> .....	237
---	-----

C. AMIEL, F. BERTHAULT, <i>Les amphores du Bas-Empire et de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la France : Apport à l'étude du commerce à grande distance pendant l'Antiquité</i> .....	255
--	-----

C. DIEULAFAIT <i>et alii</i> , <i>Céramiques tardives en Midi-Pyrénées</i> .....	265
---	-----

J. GUYON, <i>Conclusion</i> .....	279
--------------------------------------	-----

<b>RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS</b> .....	285
---	-----

Raphaël de Filippo

Unité Toulousaine  
d'Archéologie et d'His-  
toire, UMR 5608  
Université de Toulouse II  
le Mirail

---

## Le grand bâtiment du site de Larrey : la question palatiale

Parmi les vestiges de la ville romaine exhumés ces dernières années du sol de Toulouse, le vaste édifice mis au jour en 1988 sur le site de l'ancien hôpital militaire Larrey<sup>1</sup> étonne par l'envergure et la singularité de son programme architectural. L'affectation du bâtiment ne pouvant être précisée à la seule lecture de son plan, sa datation serait un indice majeur ; elle conduit sûrement à associer cette découverte à une époque capitale de Toulouse antique : le Ve siècle wisigothique.

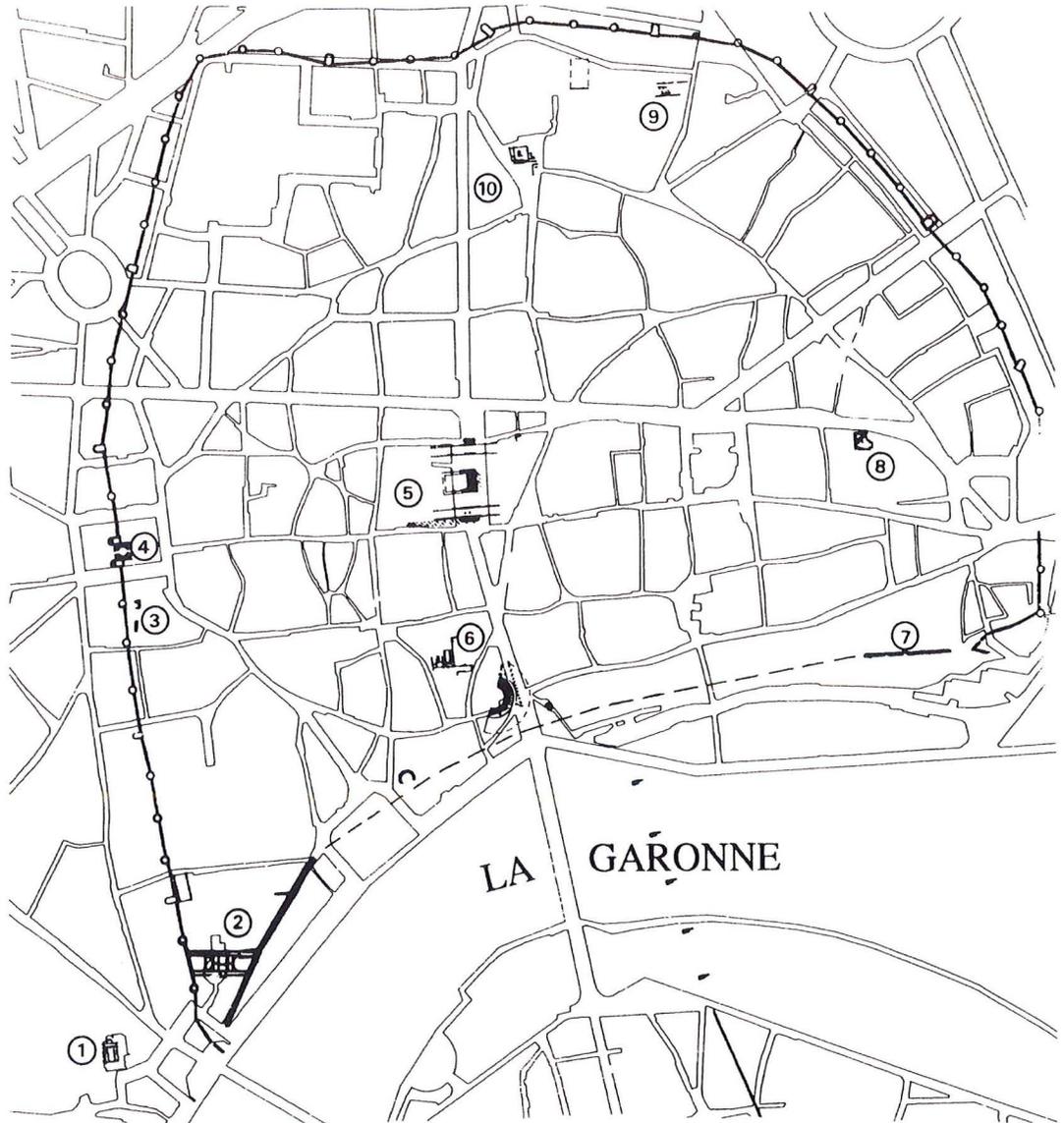
Installé en bordure du fleuve, dans le secteur extrême nord-ouest de la ville (fig. 1), l'édifice s'appuyait au nord contre les murs de la vieille enceinte urbaine du Ier siècle, dont les vestiges en cet endroit sont remarquables, et sans doute contre le rempart de Garonne au sud, dont le tracé semble s'être perpétué dans celui de l'actuelle rue des Blanchers<sup>2</sup> (fig. 2, 3). Ainsi restituée, l'extension maximale en

façade du bâtiment atteint 90 m pour une profondeur de 29,50 m. Le plan s'articule en une symétrie rigoureuse distribuée autour de l'axe majeur de pénétration et de circulation dans le bâtiment. L'entrée, sur la grande façade ouest, est signalée par l'avant-corps d'un vestibule qui ouvre sur une enfilade de trois salles aux dimensions inégales : la pièce centrale, carrée, occupe une surface de 100 m<sup>2</sup> ; la dernière pièce, étroite, comporte quatre piliers adossés proéminents. De part et d'autre de cet axe se développent de longues galeries latérales (30 x 4,20 m) dont seuls les murs extérieurs incorporent à leur face interne des contreforts. Seul le couloir nord-est est compartimenté en trois petites cellules dans sa partie terminale. Les galeries encadrent, de chaque côté du corps central, deux pièces identiques (50 m<sup>2</sup>) et un vaste espace (475 m<sup>2</sup>) dans lequel s'inscrit, avec écoinçons vides, un mur cintré. L'examen des murs curvilignes, qui s'engagent dans les murs latéraux, montre que leur arasement initial coïncide avec le niveau du sol de l'édifice qui les recouvrait, au moins à leurs extrémités. La fonction de ces murs n'est pas évidente : pouvaient-ils supporter, par exemple, une colonnade ou, plutôt, étaient-ils destinés à cela dans un premier projet ? Il apparaît en effet que le schéma architectural fut modifié au moment même des

---

1. À l'occasion d'une opération de sauvetage programmée conduite par R. de Filippo.

2. La présence dans la rue des Blanchers et à son croisement avec la rue Larrey d'un épais sol de tuileau antique, aperçu sur une surface importante en plusieurs occasions (Bacrabère, 1977, *Étude de Toulouse romaine*, p. 84) dont la dernière se présenta lors des fouilles du site Larrey, implique que ces deux rues ne pouvaient exister à l'époque romaine.



■ Fig. 1

*Plan de Toulouse antique d'après Archéologie toulousaine, 1995)*

1 - L'église Saint-Pierre-des-Cuisines ; 2 - Ancien hôpital Larrey : grand bâtiment du Ve siècle inséré entre l'enceinte du 1er siècle et le rempart de Garonne (tracé restitué) ; 3 - Rue Romiguières : repentir dans le tracé de l'enceinte ; 4 - Place du Capitole : la porte nord de la ville ; 5 - Place Esquirol : le forum ; 6 - Hôtel d'Assézat : domus ; 7 - Le rempart de Garonne à l'Institut Catholique ; 8 - Thermes de la rue de Languedoc ; 9 - Vestiges de la place Saint-Jacques ; 10 - Thermes de la place Saint-Etienne.

travaux de construction : l'hémicycle nord, dans un premier temps, devait être fermé par un mur droit dont seules les fondations furent partiellement élaborées. Il est donc concevable de lire le plan achevé autrement, en effaçant les lignes courbes. Mais quel que soit le parti effectivement projeté, il reste que ces espaces ne furent sans doute pas couverts et qu'ils correspondent à des cours intérieures. Les accès à l'édifice et les circuits internes ne peuvent être tracés sans l'indication des largeurs des embrasures. L'entrée du vestibule et les entrées dans les trois pièces axiales ont une égale ouverture qui aurait pu permettre le passage des voitures (3,12 m) ; l'étroitesse des portes latérales donnant sur les galeries et de l'unique issue du bâtiment sur la façade est (1,24 m) n'autorise qu'une circulation piétonne. Les salles attenantes au corps central ne communiquent pas avec lui ni avec les cours à hémicycle. Comme ces dernières, elles ne sont accessibles que par les galeries de la façade est. Les galeries ouest ne peuvent être empruntées qu'à partir du vestibule et n'aboutissent à rien. Aucun itinéraire en boucle n'est possible dans le bâtiment où il faut toujours revenir en arrière pour accéder à un autre endroit (fig. 4).

L'état des élévations mises au jour est très inégal : près de l'enceinte julio-claudienne, les murs conservaient encore une hauteur de 1,50 m qui diminue progressivement jusqu'à disparaître totalement à l'extrémité opposée où les démolitions furent entreprises jusque dans les fondations. Il est cependant possible d'attribuer aux murs périmétraux une hauteur équivalente à celle de la vieille courtine qui atteignait 6,50 m, couronnement non compris<sup>3</sup>. La qualité de la construction peut ne pas apparaître, de prime abord, à la hauteur du programme architectural. L'emploi systématique de matériaux de récupération est une nécessité de l'époque<sup>4</sup>. Briques et tuiles fragmentées, galets de rivière et dans une moindre mesure, petits moellons calcaires, sont disposés en assises alternées irrégulières. La médiocrité de cette maçonnerie hétérogène est masquée par un enduit de

chaux sur lequel est dessiné un faux appareil dont des vestiges ont été seulement observés sur la grande façade ouest. Les faces intérieures ont pu recevoir un enduit peint polychrome dont des fragments ont été retrouvés dans une fosse.

Repéré en de nombreux endroits, sur des étendues plus ou moins importantes, un sol uniforme et blanchâtre, fait d'un mortier de chaux et de sable, recouvrait l'ensemble des salles, sans marque spécifique au franchissement des seuils intérieurs mais aussi des portes donnant sur l'extérieur où les surfaces sont également recouvertes. Cette extension des sols hors du bâtiment pose le problème de l'ampleur du domaine auquel il appartient. La découverte, en 1990, d'un édifice aux techniques de construction similaires, dans la partie la plus orientale du site, à proximité de la rue Larrey<sup>5</sup>, accrédite l'existence d'un vaste complexe de plusieurs hectares, enclavé et protégé par les murailles de la ville, et dont l'extension orientale demeure inconnue<sup>6</sup>.

Les preuves archéologiques d'une datation directe et précise du grand bâtiment sont ténues. L'étude du programme architectural et des modes de construction ne peut être déterminante, en l'absence d'éléments techniques ou décoratifs particuliers retrouvés en situation. Il n'est pas absolument certain, bien que cela soit possible, que les deux fragments de chancel ou d'embrasure (une croix pattée, un réseau de losanges<sup>7</sup>), ramassés parmi des gravats de démolition, aient pu appartenir à l'ornementation de l'édifice. Les résultats d'une datation radiocarbone effectuée sur un échantillon de poutre calcinée livrent cependant une fourchette (350-550) dans laquelle s'inscrit obligatoirement l'histoire du bâtiment dont l'implantation avait nécessité la destruction d'un atelier de potier en activité dans le courant de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Dans les décombres d'un four comblé de ratés de cuisson a été collecté un

3. L'étude détaillée des vestiges de l'enceinte découverts sur le site est présentée dans : R. de Filippo, Nouvelle définition de l'enceinte romaine de Toulouse, dans *Gallia*, 50, 1993, 181-204.

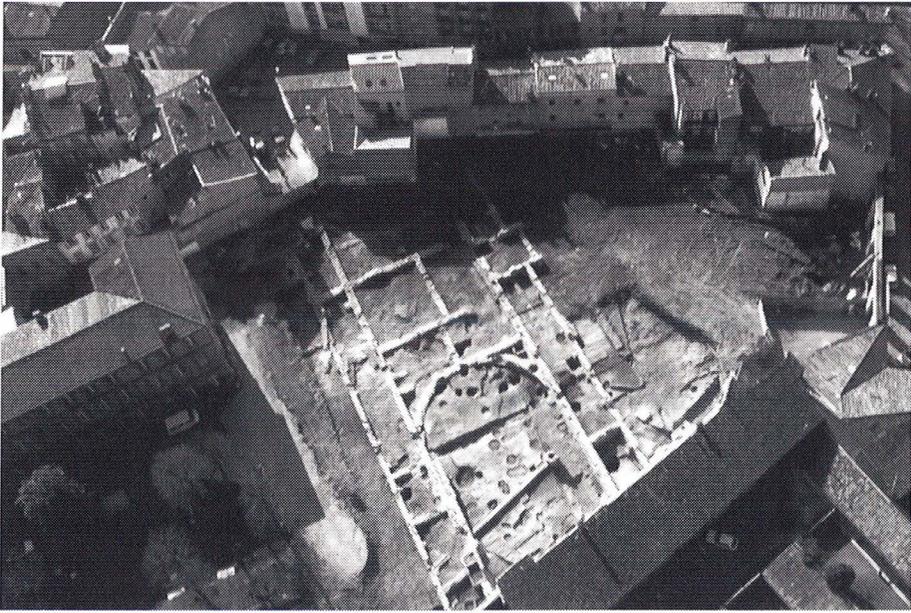
4. A ce sujet, voir : R. de Filippo, Aperçus sur l'architecture de brique à Toulouse dans l'Antiquité, dans *La brique et ses dérivés à l'époque romaine. Production, utilisation et diffusion dans les provinces occidentales (Hispanie, Gaule et Italie)*, Actes de la table ronde internationale de Madrid (05/06 juin 1995). A paraître.

5. Opération conduite par D. Schaad, Service Régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées.

6. Les découvertes du lycée Pierre-de-Fermat en 1959-1960 n'indiquent aucune piste : M. Labrousse, *Toulouse antique*, 1968, p. 272.

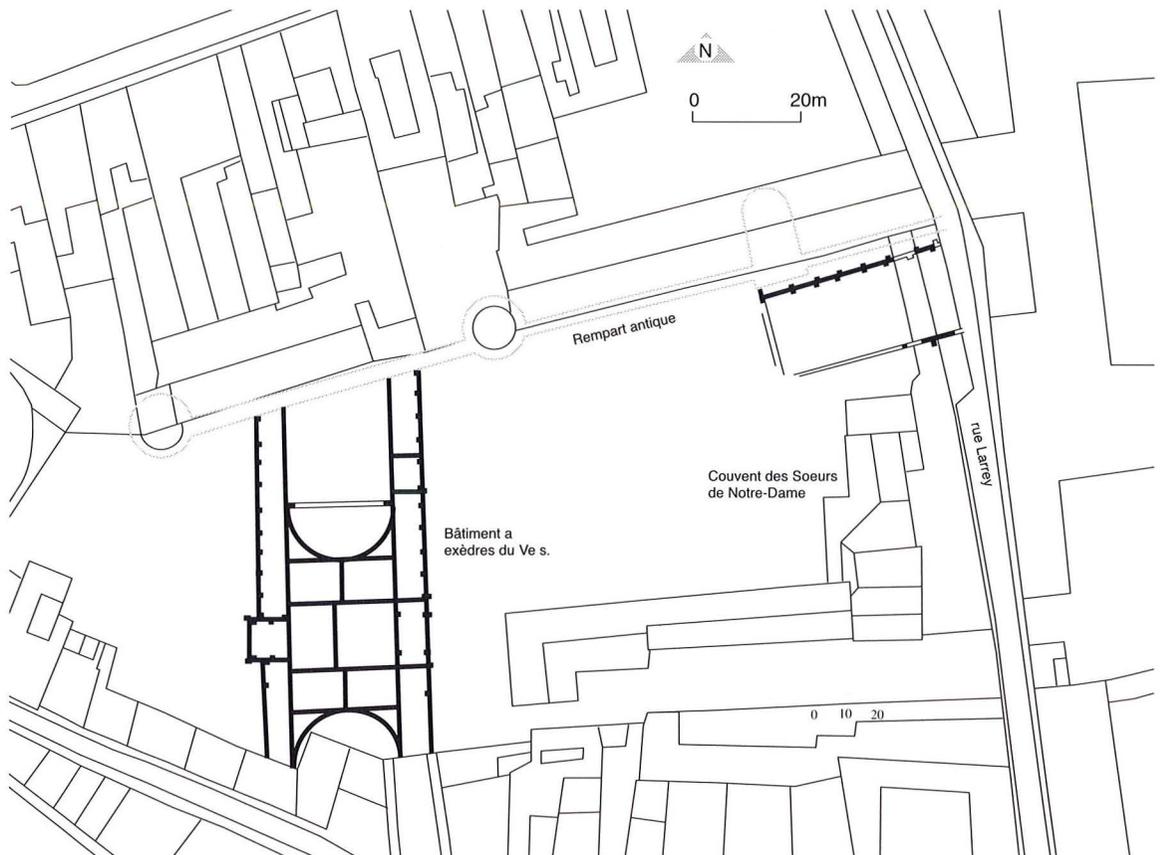
7. Objets présentés dans *Archéologie Toulousaine, Catalogue d'exposition*, Musée Saint-Raymond, Toulouse, 1995, p.63-64, notices 50 et 51 présentées par X. Peixoto.

8. P. Kalinowski, L'atelier de potier de l'ancien hôpital Larrey, *Archéologie Toulousaine*, p. 116.



■ Fig. 2

Vue aérienne du grand bâtiment (cl. R. de Filippo).



■ Fig. 3

Plan des vestiges (en gras) de l'enceinte du 1er siècle ap. J.-C. et des bâtiments du Ve siècle mis au jour sur le site Larrey (A. Fauré, R. de Filippo, D. Schaad).

lot d'une centaine de monnaies dont la plus récente est un petit bronze d'Arcadius (388-402). Un mordant de ceinture en bronze, pris dans le mortier des fondations d'un mur du bâtiment ayant recoupé le même dépotoir, pourrait appartenir à la première moitié du Ve siècle. La conjonction de ces divers indices conduit à fixer de manière fiable la construction du grand bâtiment dans le Ve siècle.

L'arasement conséquent des structures, dû à une récupération précoce et systématique des matériaux, l'absence d'équipements spécifiques, la disparition totale des niveaux d'occupation compliquent la détermination d'une quelconque affectation de ce grand bâtiment, dans son ensemble ou dans ses parties. Conçu selon un plan original qui n'a pas d'équivalent réellement superposable dans les réalisations de l'architecture antique, antérieure ou contemporaine, l'édifice ne convient pas à une destination économique. Il ne peut être ni reconnu comme un *macellum* ni confondu avec des *horrea*. L'inconfort de ses entrées, de son compartimentage et des circuits intérieurs empêche également une identification à une nouvelle porte urbaine monumentale<sup>9</sup>. Reste la fonction résidentielle dont l'évocation amène à considérer les grandes demeures aussi bien privées que publiques, rurales qu'urbaines, issues de l'architecture aulique de l'Antiquité tardive dont plusieurs exemples ont été mis au jour dans le Sud-Ouest de la France. C'est en Aquitaine et précisément à Nérac, au bord de la Baïse, que se situe la construction dont le plan se rapproche au mieux du bâtiment toulousain : l'aile ouest de la villa de la Garenne, longue de 75 m, comprend une grande pièce centrale circulaire flanquée d'immenses salles à abside encadrées de galeries<sup>10</sup>.

La question de l'établissement dans le Ve siècle d'un vaste complexe résidentiel à l'intérieur même de la ville de Toulouse doit-elle être associée sans ambages au statut de la capitale du royaume wisigothique<sup>11</sup> ?

La précipitation à reconnaître dans ces vestiges, écorchés de leurs parures et isolés de leur intégrité, le palais de Théodoric II, dont il faut soupçonner à partir du récit d'une journée coutumière du roi transmis par Sidoine Apollinaire<sup>12</sup> qu'il incorporait dans son enceinte salles d'audience et de réception et quartier domestique, salle du trésor, écuries et sans doute encore, parmi d'autres nécessités, un lieu de culte, s'explique par l'indigence archéologique de toute empreinte barbare dans la ville d'aujourd'hui. Jusque là, l'historiographie toulousaine localisait le logement de la cour royale au Château Narbonnais, au seul argument d'une permanence topographique des lieux de pouvoir<sup>13</sup>. D'autres démarches identifieraient également l'église Notre-Dame la Daurade à la chapelle palatine ou au mausolée royal<sup>14</sup>. La controverse autour des résidences impériales établies dans les diverses capitales des Tétrarques du IVE siècle a finalement abouti à reconnaître que peu de vestiges sont attribuables<sup>15</sup>.

Malgré cette indigence des données, il est assuré toutefois qu'il n'existait pas un plan-type qui puisse distinguer les palais des grandes demeures aristocratiques.

La prudence et l'abandon même de certaines attributions (Ravenne, Piazza Armerina) montrent toute la difficulté de définir une "structure palatiale", architecturale et topographique, propre à l'Antiquité tardive ; à tel point qu'il est classique désormais de parler indistinctement d'architecture aulique (Sao Cucufate, Montmaurin) pour spécifier les constructions somptueuses, rurales ou urbaines, de cette époque. Seule une différence d'échelle permet, pour l'instant, de distinguer dans une ville capitale des vestiges ayant pu appartenir à une demeure impériale ou royale, dont aucun plan complet n'est vraiment

La prudence et l'abandon même de certaines attributions (Ravenne, Piazza Armerina) montrent toute la difficulté de définir une "structure palatiale", architecturale et topographique, propre à l'Antiquité tardive ; à tel point qu'il est classique désormais de parler indistinctement d'architecture aulique (Sao Cucufate, Montmaurin) pour spécifier les constructions somptueuses, rurales ou urbaines, de cette époque. Seule une différence d'échelle permet, pour l'instant, de distinguer dans une ville capitale des vestiges ayant pu appartenir à une demeure impériale ou royale, dont aucun plan complet n'est vraiment

11. À propos du "royaume de Toulouse", voir : H. Wolfram, *Histoire des Goths*, traduction française, Paris, 1990, p. 187-260.

12. Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, Livre I, 2 ; texte établi et traduit par A. LOYEN, Sidoine Apollinaire, Les Belles Lettres, Paris, 1970, tome 2, p. 4-8.

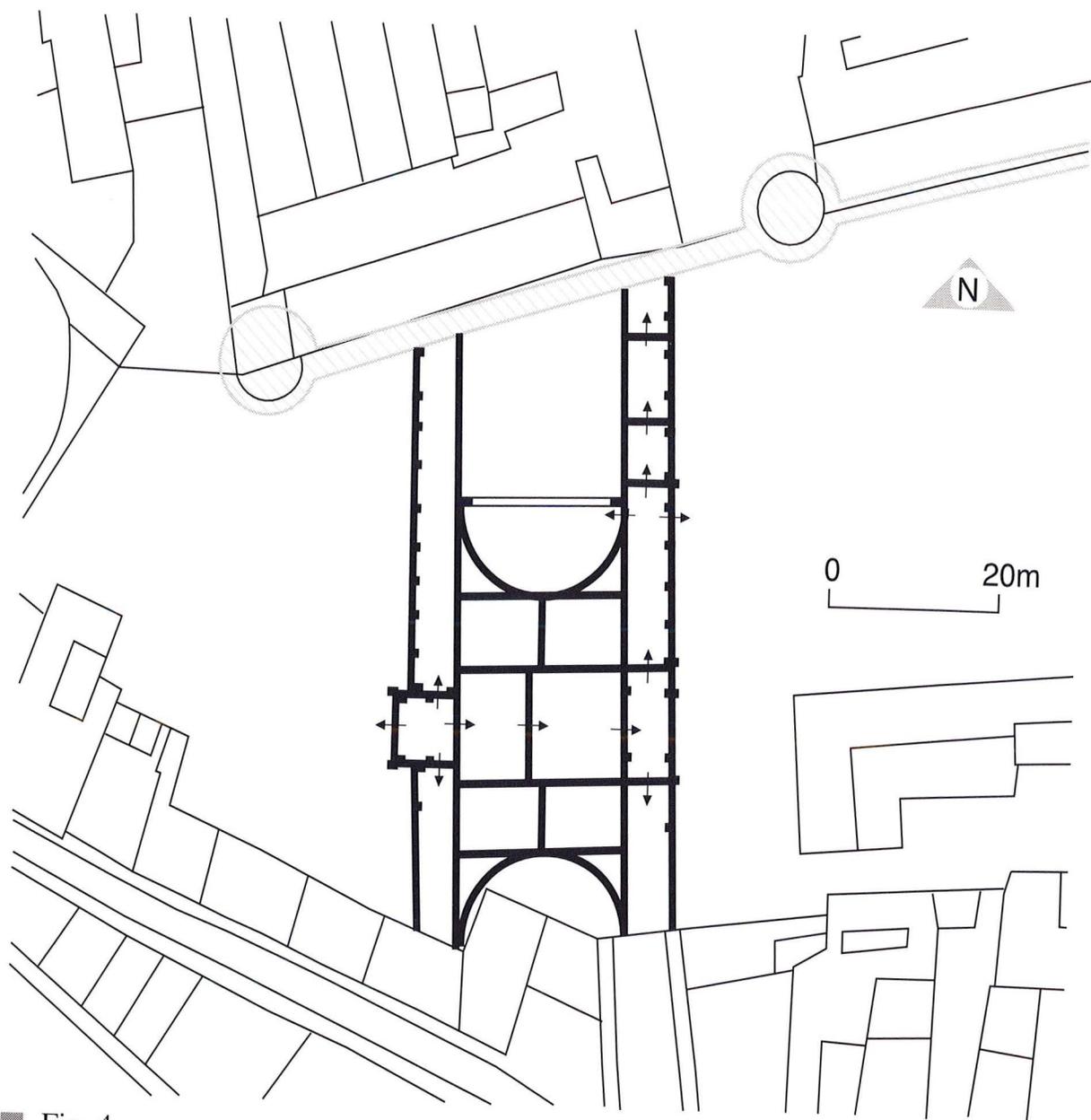
13. M. Labrousse, Ph. Wolff, Les temps obscurs, dans Ph. WOLFF (dir.), *Histoire de Toulouse*, Toulouse, réédition 1986, p. 51.

14. Présentation de ces hypothèses dans : M. Scelles, L'ancienne église Notre-Dame La Daurade, *Palladia Tolosa Toulouse romaine*, Musée Saint-Raymond (Catalogue d'exposition), Toulouse, 1988, p. 141-144.

15. Sur ce sujet, bibliographie nombreuse dans laquelle on retiendra essentiellement les travaux de N. Duval, Comment reconnaître un palais impérial ou royal ? Ravenne et Piazza Armerina, dans *Felix Ravenna*, 1977, fasc. I, p. 28-62 ; Existe-t-il une structure palatiale ? propre à l'Antiquité tardive ?, dans *Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome, Actes du colloque de Strasbourg 19-22 juin 1985*, édités par E. Lévy, Strasbourg, 1987, p. 463-490.

9. Évoquée par certains, cette hypothèse ne résiste pas à l'analyse des accès et des passages intérieurs du bâtiment présentée dans le texte.

10. C. Balmelle, les grandes demeures de l'aristocratie, dans : L. Maurin, J.-P. Bost, J.-M. Roddaz, *Les racines de l'Aquitaine*, Bordeaux, 1992, p. 126-129.



■ Fig. 4

*Localisation des seuils et sens de circulation dans le grand bâtiment (R. de Filippo).*

connu. La vraisemblance d'une identification au palais des Wisigoths des ruines mises au jour sur le site de l'ancien hôpital Larrey ne peut être attachée aux seules dimensions monumentales d'un bâtiment dont la compréhension reste confuse et à une datation imprécise dans le siècle du royaume de Toulouse.

L'insertion singulière dans la ville, avec une appropriation d'un secteur important de la vieille enceinte et du rempart de Garonne, d'un domaine ainsi fortifié occupant plusieurs hectares semble la donnée la plus décisive pour une option palatiale.